

## REGARDS CROISÉS SUR L'ANORMALITÉ D'ÊTRE VIVANT

**L'***autre obscénité*. Sous ce titre énigmatique, voici une fleur venue pour conjurer dans notre regard la nuit qui y règne assise. Une fleur ? C'est ainsi que les éditions Le Grand Souffle ont nommé l'une de leur collection, convoquant, autour du célèbre vers de Rimbaud « les fleurs d'astres lactés » pour dire la queue en feu des comètes, des voix capables de transmettre l'or d'une expérience vécue fondamentale.

Ainsi, après le saisissant récit inaugural de cette collection dont nous avait hono-

ré Matthieu Baumier avec son *Epopée des fous*, c'est au tour de Nathanaël Flamant d'embraser notre opacité intérieure par ce que l'on doit nommer un chant d'amour.

Le sujet est d'une banalité qui pourrait rebuter toute appétence de lecture : Flamant nous parle de sa femme, de sa femme qui est son temple, de l'amour voué en culte à cette femme qui se détourne. Lui échappe. Et le quitte.

Le récit d'un chagrin d'amour, *L'autre obscénité* ? D'un banal revers amoureux comme il nous a été donné à tous d'en vivre au cours de notre existence ? Rien de tel en réalité et ici vibre la raison pour laquelle la voix de

Flamant ne peut que toucher de ses dons chargés en leurs replis de puissante et discrète lumière, la part universelle de notre humanité, cette humanité qui nous relie viscéralement les uns aux autres dans la quotidienneté de nos expériences d'espèce.

Aucune lamentation dans ces pages au regard d'aigle. Flamant fixe le soleil de sa douleur sans ciller, et nous donne à vivre comme autant de stations initiatiques, le transperçement successif de tous les cercles de conscience qui lient sa souffrance d'amour personnelle au grand Amour, celui qui ne dit pas son nom. Il se fait ainsi le veilleur de cette absence qui le dépeuple et regrippe lentement le versant de la vie où il est donné de comprendre que l'Absence est la manifestation sémantique de la Présence, que le départ de l'être aimé n'est jamais qu'un détachement physique scellant, par ce qui s'est joué entre deux êtres, dans l'ostensoir qu'est le cœur, la substance même de l'Amour éternel. Il y a du troubadour dans la voix de Flamant. Un écho capté pour nos temps froids de la parole d'un Arnaut Daniel. Non pas le simple amour courtois qui intimait au prétendant de chanter sa belle dans l'espoir chevaleresque d'obtenir un regard qui prouverait l'honneur et le mérite de la fidélité. Bien plus la correspondance mystique entre l'image de l'aimée charnelle et sanguine, et l'âme enfouie vers laquelle le poète est en marche. S'adressant à sa femme, c'est lentement à son âme en pleine émergence dans la réalité de sa chair que Nathanaël Flamant entrevoit, peu à peu palpe avant que sa conscience s'y baigne finalement en un abandon d'Amour compassionnel d'abord, puis Joyeux dans l'expression du mystère de la Joie.

Peut-on donner idée, en quelques fragments, de l'Élévation proposée ici ?

« 1h13, mettons : je suis chez moi, je dors. Dans un bar où ils parlent du couple, soudain, ma femme se tait, regarde l'homme, approche sa bouche... ils se sucent la langue. » « Elle aussi, elle est coincée, de l'autre côté du même



mur ! Comme c'est bien fait, le mystère de ce qui se veut... » « Là, pour la première fois depuis qu'elle n'est plus, des heures de conscience profonde, parmi le sommeil, sans pensée d'elle, un repos presque créateur : j'étais le lieu de la grande œuvre, celle qui n'aide pas, celle qui aime... quand la puissance du don envahit le moindre... » « Quelque chose nous vit, toutes et tous, à notre insu, qui dépasse de toutes parts les idées et les intelligences, quelque chose, oui, d'impensable – cela même, maintenant, qui creuse pour toujours le centre de mon cœur et me fait, peu à peu, mourir d'amour. »

Ainsi pourquoi faudrait-il lire *L'autre obscénité* ? Parce que ce livre, en ces temps de désert affectif, de refoulement nébuleux de nos êtres, de projection de nous-mêmes dans le cours illusoire du grand bonheur consumériste, de fuite dans la virtualisation de nos vies, de recherche de sensations fortes par l'extase du faux progrès en ses conquêtes technologiques, ce livre nous prouve que notre présence sur cette Terre, à partir des expériences les plus communes et les plus quotidiennes, est l'unique souffle par lequel se vit pleinement, passionnément, l'anormalité inouïe d'être vivant. Et s'atteint l'Amour qui nous est confié en sachant déceler dans les signes discrets des humbles moments donnés à tous de vivre, le prodigieux miracle qui fait nos cœurs battant. ■ Gwen Garnier-Duguay

**C**'est un livre de lumière froide, d'une froideur de néon de bloc opératoire, où le scalpel des mots fouille « un vibrato de torture sombre » ; c'est autant un exercice de mise à nu qui épuise tout le chant lexical de la séparation. Une rupture, une séparation amoureuse, donc. Qui est moins rupture avec l'autre qu'une séparation de l'auteur avec lui-même. Et l'autre peu à peu est moins l'être aimé que l'auteur qui, sous le(s) coup(s) de la douleur, devient sa propre altérité. Telle est *L'autre obscénité* qui ne commande pas à un cortège d'impudeurs mais qui désigne la perte de soi, mais qui, à l'image de ce corps désaffecté et expressionniste qui ouvre le livre, est solitude, est pourrissement dans cette solitude extrême et crue de « quelqu'un au fond de quiconque ».

Rupture, séparation, qui à force atteignent à leur propre ampleur étymologique – *schizein* : fendre, séparer. Car, et sans connotation péjorative il s'agit bien de *schizographie*, de *schizologie* : d'une écriture, d'un discours, atrocement lucide et d'une grande tenue littéraire, qui explore, scrute, travaille, analyse (ses) fissures, (ses) béances, et surtout (ses) souffrances. – Et cela, d'évidence, jusque dans la forme qui, si elle fait échos à quelque mise en page avant-gardiste, alternant verticalité, horizontalité, taille des caractères et jeux typographiques, porte la rupture, comme on dirait porte la guerre, au plein cœur du texte.

En même temps, altérité et rupture convoquent (on l'aura sans doute deviné) le souvenir du célèbre « je est un autre » de Rimbaud avant de se donner, également, comme une manière d'expérience hallucinogène, comme si l'auteur, à l'instar des gens du Grand-Jeu (autres rimbaldiens en puissance et en acte), dont on sent tout au long du livre la sourde présence, avait pris quelque drogue féconde pour lui permettre de s'excéder et d'accéder à un autre état. À telle enseigne que, paradoxalement, cette séparation est aussi épuration, qui semble amener Nathanaël Flamant à recouvrer son individualité, entendue au sens d'indivisibilité et d'insécabilité – à son être profond et nucléaire.

En outre, *L'autre obscénité*, par et au delà de sa lancinance, est aussi, dans son sens le plus convulsif, poétique, d'où s'élève de forts beaux faisceaux : « Elle était la jeune fille taillée au bois d'Artémis, trempée au parfum froid et piquant de la sauge, la salvatrice perdue dans l'énigme de la lune noire, et plusieurs réapparitions : d'une enfant Cheyenne, d'une bohémienne, d'une fleur-fontaine d'aucun jardin, (d'une femelle-macaque se foutant du ciel, aussi) ... »

*L'autre obscénité* est parue dans la collection « les flueurs », dont le dessein est « de provoquer une science du cri, un art imprévisible et imposé du choc » : la mission est ici implacablement accomplie, et Nathanaël Flamant possède tous les arcanes de cette science et de cet art. ■ Arnaud Bordes